

ALEXANDRE THOMAS

# BIG ONE

*Tremblement de terre attendu à  
San Francisco*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre  
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-597-4

Dépôt légal : octobre 2024





## Prologue

27 mars 2032. Une angoisse sourde s'étend sur San Francisco. Les rues, inhabituellement calmes, retiennent leur souffle. L'air est lourd et chargé d'une tension invisible. Le vent souffle faiblement, glissant entre les bâtiments sans troubler le silence.

Les passants marchent rapidement, les yeux fixés devant eux, comme s'ils évitent de prêter attention à l'étrangeté. L'asphalte vibre à peine sous leurs pas, presque imperceptiblement, mais assez pour éveiller un léger malaise, un sentiment diffus de déséquilibre.

Rien ne semble bouger, pourtant, quelque chose approche. Une force invisible, prête à tout balayer sur son passage, se profile à l'horizon. Et personne ne le sait encore.

Puis, au cœur de la nuit, un grondement sourd commence à monter du ventre de la terre, profond, guttural, comme si quelque chose de monstrueux, enfoui depuis des millénaires, s'étire après un sommeil trop long. Les fondations de la ville frémissent, et ce frémissement se transforme en une vibration sinistre. Les murs des immeubles, les trottoirs, même l'air lui-même, vibrent avec ce rugissement. La terre respire, haletante, en proie à une colère silencieuse qui ne demande qu'à éclater.

La faille de San Andreas s'éveille. D'abord lentement, presque comme un avertissement, avant que le craquement assourdissant ne déchire le silence des rues. Des fenêtres tremblent, des plaques de béton se soulèvent sous la pression. Et dans ce chaos, un murmure se propage, rampant d'une ruelle à l'autre, flottant dans l'air chargé de poussière, comme si la ville elle-même chuchote un secret interdit : *le Big One...*

Les lampadaires vacillent, comme pris de tremblements, et une vieille femme, seule chez elle, regarde la lumière se tordre avant de s'éteindre brusquement. Dans le noir, elle croit

entendre des voix – des chuchotements sinistres, étouffés sous la surface, comme si quelque chose la guette sous les fondations de la ville.

La terre explose de rage. Un rugissement assourdissant déchire l'air. San Francisco, la ville des illusions, se disloque sous l'assaut d'une force colossale, impitoyable. Les gratte-ciel se mettent à trembler, ployés par des secousses violentes. Ils grincent et hurlent, avant de s'effondrer dans un vacarme de verre et d'acier. Les rues, englouties par le fracas, semblent vouloir disparaître elles aussi, aspirées par les entrailles de la Terre.

Alors que les bruits des décombres meurent, un silence étrange tombe. Pas celui du repos. Non. Celui qui précède les cauchemars. Un silence chargé de terreur. Les survivants, hébétés, lèvent les yeux vers le ciel, cherchant en vain un signe de répit. Mais il n'y a plus de lumière ni dans le ciel ni dans leurs cœurs. Juste l'obscurité.

Quelque part, sous les ruines, une porte vient de s'ouvrir.

Des feux surgissent des entrailles de la Terre, leurs langues léchant le ciel dans un déchaînement infernal. La chaleur est si intense qu'elle semble déformer l'air lui-même, et la fumée, dense et suffocante, enveloppe la ville dans un linceul grisâtre. Les secours, dépassés, luttent contre cette vague de destruction, tandis que les sirènes, en un concert funèbre, hurlent leur désespoir en fuyant les flammes.

La population, prise au piège, cherche refuge. Les routes, couvertes de débris et de cendres, sont désormais des murs infranchissables. Les ponts s'effondrent dans un fracas ahurissant, comme des colosses abattus, tandis que chaque crépitement des flammes déchire l'air avec la violence d'un bang sonique, un rugissement aussi puissant que celui des avions brisant le mur du son. Les hôpitaux débordent de blessés, les cris des victimes se mêlant aux hurlements des ambulances, dans une cacophonie déchirante.

Pendant des années, les alarmes des sismologues avaient résonné en vain, leurs avertissements étouffés par la frénésie de l'urbanisation et la cupidité. Dans ce labyrinthe de béton et d'acier, la réalité semble rattraper ceux qui avaient ignoré les signes avant-coureurs. Alors que la nature se déchaîne, les habitants fuient en quête de refuge, d'eau, et de nourriture. Au

milieu du chaos, des gestes de solidarité émergent, offrant un fragile réconfort dans la tempête et révélant que, même dans les pires épreuves, l'humanité a encore la possibilité de trouver un moyen de se rassembler.

Le Big One laisse derrière lui un monde en ruines, un miroir déformé de l'humanité ébranlée. Alors que les rescapés tentent de survivre, la ville s'efforce de sauver les vestiges de sa grandeur passée servant de sombre rappel que la nature, dans son impitoyable indifférence, peut toujours reprendre le contrôle à tout instant.

Dans l'obscurité de la nuit, une angoisse palpable persiste, une présence invisible qui semble guetter depuis les ombres allongées. Les hommes continuent leurs activités, inconscients ou aveugles à la menace sourde qui gronde sous leurs pieds. Un murmure se répand dans la ville, une sensation de malaise qui s'intensifie à chaque heure de la nuit. Le sol tremble parfois, et dans la nuit silencieuse, les échos d'un cataclysme se font entendre. Nul ne sait ce que demain réserve à ceux qui bravent la Terre, mais l'ombre d'un danger encore plus grand se profile à l'horizon, et chaque crevasse dans le sol semble murmurer un secret oublié.

Le vrai cauchemar ne fait que commencer.

# 1

La fin d'après-midi s'étirait en une toile dorée, une générosité presque malveillante du soleil sur la baie de San Francisco. Cette beauté apparente cachait une teinte sinistre qui s'insinuait, une beauté qui vous saisissait comme un étau implacable, refusant de vous libérer. Les reflets dorés dissimulaient des ombres obscures, transformant la scène en un spectacle où la joliesse et la menace se mêlaient insidieusement. À San Francisco, chaque coin de rue respirait cette dualité, une splendeur trompeuse qui enserrait ceux qui osaient contempler l'éclat et l'ombre de la ville envoûtante.

Les derniers rayons du soleil, comme des mains monstrueuses, caressaient les collines de Russian Hill et Nob Hill, qui se dressaient en sentinelles sombres entre Fisherman's Wharf et Civic Center. Russian Hill, avec ses ruelles sinueuses et ses escaliers interminables, ressemblait aux veines d'un dragon ancien, endormi depuis des siècles, mais prêt à se réveiller à tout moment. À Nob Hill, le quartier de l'aristocratie, les majestueuses demeures brillaient comme des bijoux maudits, enchâssés dans les flancs de la ville. Ces demeures semblaient attendre, guetter dans l'ombre, prêtes à révéler leurs secrets les plus sombres à ceux qui pénétraient leurs antres.

La ville elle-même semblait posséder une âme, une conscience malicieuse, prête à jouer des tours aux intrépides. Les rues se tordaient et se croisaient comme des serpents sournois, les bâtiments murmuraient des secrets ancestraux, et les ombres dansaient de manière inquiétante dans les recoins sombres. San Francisco était une ville aux charmes troubles, où le passé et le présent se mélangeaient en une symphonie discordante.

Les habitants vaquaient à leurs occupations, inconscients des forces invisibles qui régissaient leur destin. La beauté et la menace se côtoyaient dans chaque coin de rue, chaque maison ancienne, chaque regard furtif. San Francisco était prête à dévoiler ses mystères aux nouveaux arrivés dans la ville.

L'année 1906 restait gravée dans les mémoires comme une époque sombre, un rappel constant des défis auxquels l'humanité avait été confrontée. À mesure que la ville se redressait avec ses gratte-ciel imposants, une pression considérable pesait sur des sols fragiles, une réalité observée dans diverses grandes villes à travers le monde. À Shanghai, par exemple, la construction de gratte-ciel modernes avait souligné les défis associés à de tels terrains. Les priorités économiques, souvent prédominantes, avaient tendance à éclipser les préoccupations géologiques, laissant les signes d'alerte comme des échos lointains dans le tumulte des aspirations modernes. La terre, silencieuse, mais inquiète, continuait de gronder en dessous, un rappel muet des risques sous-jacents.

La Californie, dévorée par ses ambitions, ignorait les signes avant-coureurs de la catastrophe. Les tensions économiques écrasaient toute préoccupation sécuritaire, reléguant les avertissements à un écho lointain, inaudible parmi le brouhaha incessant des désirs de divertissement et de consommation. Les masses, assoiffées de pain et de distraction, semblaient dédaigner les dangers sous-jacents, se noyant dans une insouciance désinvolte alors que la terre, silencieuse, mais prête à se venger, gronda en dessous d'eux.

La société s'abandonnait à une danse frénétique, éclipçant les sombres nuages qui obscurcissaient l'horizon. La recherche de plaisirs masquait la réalité brutale qui planait, telle une ombre, au-dessus des têtes insouciantes. Les élites californiennes, enfoncées dans leur monde feutré, semblaient sourdes aux murmures des classes laborieuses, prisonnières de leur désir effréné de distraction. La roue du temps tournait inexorablement, dévoilant peu à peu les failles d'une époque après la Guerre froide, bercée par l'illusion d'une sécurité éternelle.

Une journée inoubliable déclinait, mais la lumière dorée du soleil enveloppait la cité de découvertes fugaces. Les rues vibraient d'animations, les passants se hâtant de savourer les derniers rayons solaires, tandis que la brise légère venue de

l'océan Pacifique s'imposait, tel un amant discret. Elle frôlait délicatement les visages des passants, caressant leurs joues avec la tendresse d'un soupir clandestin. On aurait dit qu'elle agissait de manière autonome, choisissant elle-même à qui elle dévoilerait ses avances, créant ainsi une atmosphère envoûtante où le temps semblait suspendu.

Les drapeaux flottaient le long des avenues comme des spectres errants, agités par cette brise mystérieuse tout droit sortie des profondeurs insondables de Market Street. Ils s'arc-boutaient contre l'invisible, dansant au gré de ses caprices lunatiques, comme des feux follets attirés par les méandres de Lombard Street. Les couleurs vives des étendards aux robes chatoyantes semblaient presque irréelles sur les collines escarpées de Telegraph Hill.

Chaque rue possédait son récit intime, ses mystères jalousement préservés. Lombard Street, serpentant avec une grâce énigmatique, susurrant des légendes d'accidents étranges et de véhicules qui semblaient avoir leur propre volonté. Market Street, artère principale, dévoilait les aspirations et les désillusions de milliers d'âmes errantes, dont les rêves se dissolvaient parmi les gratte-ciel étincelants. Taylor Street, pavée par le poids des ans, résonnait des contes des pionniers intrépides ayant forgé leur destin dans les collines vertigineuses de la cité.

Chinatown, entre Grant Avenue et Stockton Street, embaumait les parfums envoûtants de l'Orient, avec des histoires de luttes et de réussites inscrites dans ses ruelles animées. Et Columbus Avenue, berceau de la Beat Generation, persistait avec les échos des discussions poétiques et des idées révolutionnaires flottant dans l'air. Chacune de ces rues constituait une pièce du puzzle complexe qui façonnait le caractère unique de San Francisco, une toile tissée de destinées entrelacées.

C'était une ville où les ombres racontaient des histoires de fantômes et où la brume nocturne dissimulait des secrets. Les habitants de San Francisco savaient que la brise, née des entrailles obscures de la ville, était leur alliée silencieuse, une complice bienveillante contre la chaleur écrasante qui les submergeait. Mais même cette brise, tout comme la ville elle-même, gardait ses mystères soigneusement enfouis, prête à dévoiler de sombres révélations aux gens qui s'aventuraient trop loin dans les ruelles obscures.